



## **Averroès grammairien**

Jean-Patrick Guillaume

### **► To cite this version:**

Jean-Patrick Guillaume. Averroès grammairien. Histoire Epistémologie Langage, 2022, 44-2, pp.127-142. [10.4000/hel.2737](https://hal.science/hal-03950195). [hal-03950195](https://hal.science/hal-03950195)

**HAL Id: hal-03950195**

**<https://hal.science/hal-03950195v1>**

Submitted on 21 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## Averroès grammairien

Jean-Patrick Guillaume

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/hel/2737>

ISSN : 1638-1580

### Éditeur

Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage

### Édition imprimée

Pagination : 127-142

ISBN : 9791091587198

ISSN : 0750-8069

### Référence électronique

Jean-Patrick Guillaume, « Averroès grammairien », *Histoire Épistémologie Langage* [En ligne], 44-2 | 2022, mis en ligne le 05 janvier 2023, consulté le 05 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/hel/2737>

---



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International  
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

## AVERROÈS GRAMMAIRIEN

Jean-Patrick Guillaume

Université Sorbonne Nouvelle and Université Paris Cité, CNRS  
Laboratoire d'histoire des théories linguistiques, F-75013 Paris, France

**Résumé** — Le court traité de grammaire arabe rédigé par Averroès (Ibn Rušd) sous le titre *Al-Ḍarūrī fī šināʿat al-naḥw* (« L'indispensable dans l'art de la grammaire ») présente un intérêt considérable pour l'histoire des idées linguistiques. Sans remettre en question les postulats et les objectifs de la grammaire traditionnelle, mais en s'inscrivant dans une démarche plus universaliste, il se montre fortement critique à l'égard des grammairiens, à qui il reproche de ne pas suivre une méthode rigoureuse. Cela le conduit toutefois à poser une question de fond, déjà soulevée par Fārābī, celle de l'absence d'une syntaxe dans la tradition arabe, et à esquisser une solution originale, ramenant toutes les constructions possibles à deux grands types, construction prédicative (*tarkīb iḥbār*) et construction déterminative (*tarkīb taqyīd*).

**Mots-clés** — Astarābādī (al-), Averroès, construction déterminative, construction prédicative, Ḍarūrī (al-) fī l-naḥw, Fārābī (al-), Ibn Rušd, Kouloughli, Djamel E., organisation de la grammaire (tradition arabe), Sakkākī (al-), syntaxe (tradition grammaticale arabe), *taqyīd*

**Abstract** — *The short treatise on Arabic grammar by Averroes (Ibn Rušd) entitled Al-Ḍarūrī fī šināʿat al-naḥw ("The Indispensable in the Art of Grammar") is of considerable interest for the history of linguistic ideas. Although Averroes does not challenge the basic postulates and aims of traditional grammar, he adopts a more universalistic stance, and shows himself strongly critical of the grammarians, whom he reproaches with following an insufficiently rigorous method. This leads him, however, to raise a fundamental issue, already pointed out by Fārābī, the lack of a syntactic component in the traditional theory, and to put forth a quite original solution, reducing all possible constructions to two main types, predicative (tarkīb iḥbār) and determinative (tarkīb taqyīd).*

**Keywords** — Astarābādī (al-), Averroes, Ḍarūrī (al-) fī l-naḥw, determinative construction, Fārābī (al-), Ibn Rušd, Kouloughli, Djamel, organization of grammar (Arabic tradition), predicative construction, Sakkākī (al-), syntax (Arabic tradition), *taqyīd*

Le court traité de grammaire arabe intitulé *Al-Ḍarūrī fī šināʿat al-naḥw* (« L'indispensable dans l'art de la grammaire ») n'est sans doute pas l'œuvre la plus connue ni la plus étudiée du philosophe andalou (1126-1198). Il y a à cela plusieurs raisons, dont la principale est sans doute le peu de notoriété qu'a connu ce texte dans la culture arabe médiévale<sup>1</sup>. De ce fait, il ne nous est parvenu que par une seule copie, assez médiocre au demeurant ; conservée en Mauritanie, elle a fait l'ob-

<sup>1</sup> Le seul grammairien qui en fasse état à ma connaissance est Abū Ḥayyān al-Andalusī (ou al-Ġarnāfī, mort en 1345), qui le cite brièvement (*Al-Taḍyīl wa-l-takmil* : I, 33).

jet d'une première édition, demeurée confidentielle, à Nouakchott en 2000, puis d'une seconde, précédée d'une étude de l'éditeur, M. 'A. 'Abd al-Samī, au Caire en 2010<sup>2</sup>. L'ouvrage présente cependant un intérêt considérable pour l'histoire de la tradition linguistique arabe et pour celle des idées linguistiques en général. Il s'agit en effet du seul de ce type qui ne soit pas rédigé par un grammairien professionnel<sup>3</sup> : Averroès, comme tout lettré de son temps, connaît parfaitement la théorie grammaticale et en admet les orientations fondamentales, mais, l'abordant à partir d'une autre tradition intellectuelle, il n'hésite pas à bousculer un certain nombre d'idées reçues, lui fallût-il pour cela s'inscrire en faux contre le sacrosaint « consensus des autorités » (*ijmā' al-a'imma*) auquel les grammairiens les plus critiques et les plus indépendants se gardent généralement de porter ouvertement atteinte. Dans les pages qui suivent, sans prétendre aborder tous les aspects du *Ḍarūrī*, je voudrais mettre en évidence quelques thèmes qui me paraissent intéressants, dans la mesure où ils illustrent la relation complexe que l'ouvrage entretient avec la tradition linguistique arabe.

## 1 LA GRAMMAIRE COMME TECHNIQUE

Le *Ḍarūrī*, s'ouvre sur un « Préambule » (*muqaddima*) exposant l'objet de la grammaire, sa finalité, ses méthodes, sa place parmi les sciences et ses divisions. Il s'agit là d'un usage bien établi chez les philosophes depuis le néoplatonisme alexandrin (voir notamment le *Commentaire* d'Ammonius sur le *Peri Hermeneias* et la tradition subséquente), mais inconnu, ou peu s'en faut, chez les grammairiens arabes<sup>4</sup>. Y apparaît notamment une idée-force, sur laquelle le philosophe revient à de nombreuses reprises dans le corps de l'ouvrage : la grammaire est une « technique » (*sinā'a*), en cela qu'elle « fait partie des connaissances qui sont recherchées pour autre chose et non pour elles-mêmes » (p. 99). On retrouve ici, bien évidemment la classique distinction aristotélicienne entre *technè* et *epistēmè* ; cette remarque en apparence anodine n'en a pas moins deux conséquences importantes.

La première est qu'elle frappe d'invalidité toute la dimension spéculative de la grammaire. Déjà nettement sensible chez Sībawayhi, celle-ci prend principalement à partir du x<sup>e</sup> siècle la forme de la « recherche des causes » (*ta'līl* : voir Suleiman 1999) : il s'agit de montrer que la grammaire ne se réduit pas à une discipline pure-

2 Je tiens à remercier Marc Geoffroy, qui m'a permis de découvrir ce texte, et Francesco Binaghi, qui m'a fourni une copie de l'édition du Caire.

3 C'est aussi l'un des très rares traités de grammaire rédigés par un philosophe, toutes langues confondues : le seul autre exemple que je connaisse est le *Compendium grammatices linguae hebraeae* de Spinoza (Amsterdam, 1677 : voir Baumgarten *et al.* 2019).

4 On pourrait à la rigueur y rattacher les quelques lignes qui débutent le *Kitāb al-Uṣūl* d'Ibn al-Sarrāj (voir *infra*).

ment utilitaire, qu'elle est capable non seulement de réduire les faits linguistiques à des règles, mais aussi d'en rendre compte. Ce programme apparaît très clairement dans le préambule du *Kitāb al-Uṣūl* d'Ibn al-Sarrāj (mort en 928) :

Les explications (*i'tilālāt*) des grammairiens sont de deux espèces. La première est celle qui conduit au parler des Arabes (*al-mu'addī ilā kalām al-ʿArab*), comme lorsque l'on dit : « tout sujet [d'un verbe, *fāʿil*] est au nominatif ». La seconde, qui se nomme « cause de la cause » (*ʿillat al-ʿilla*), consiste par exemple à dire : « Pourquoi le sujet est-il au nominatif ? » [...] Cela ne nous met pas en mesure de parler comme parlaient les Arabes, mais nous en extrayons leur sagesse (*ḥikma*) dans les principes (*uṣūl*) qu'ils ont institués, et apparaît ainsi l'excellence de cette langue relativement aux autres (*Uṣūl* : I, 39-40).

Comme on a essayé de le montrer ailleurs (Guillaume 2012), la « recherche des causes », si l'on fait abstraction de ses aspects apologétiques et de quelques excès plus ou moins saugrenus, repose sur une idée fondamentale, à savoir que la langue (arabe, bien entendu) forme un système où chaque fait, si bizarre et aberrant qu'il puisse paraître à première vue, trouve sa place dans une organisation parfaite. Il devient ainsi possible de construire une théorie du langage reposant non sur la diversité des langues, mais sur les « particularités remarquables » (*ḥaṣāʾiṣ*)<sup>5</sup> d'une seule.

Toutefois, cette orientation spéculative a aussi rencontré des critiques, en particulier chez les Andalous, souvent méfiants à l'égard des innovations des Orientaux et de leur tendance à transformer la grammaire en discipline purement théorique. Parmi ses opposants figurent tout aussi bien des penseurs généralistes de haute volée comme Ibn Ḥazm de Cordoue (Peña Martín 2013)<sup>6</sup> ou Ibn Khaldoun (Guillaume 2014), que des grammairiens patentés, le plus connu – et le plus virulent – étant Ibn Maḍāʾ (Versteegh 2013 ; Campanelli 2017). S'il adopte un ton plus mesuré que son compatriote et contemporain<sup>7</sup>, Averroès n'en est pas moins à cet égard sur la même longueur d'onde que lui :

La connaissance de ces règles générales est plus parfaite si on les connaît avec leurs raisons (*iḍāʾ ʿurifat bi-asbābi-hā*). [...] Or [...] les grammairiens se sont ingénies (*ṣāra l-nuḥāt yatakallaḥūn*) à donner les raisons des règles qu'ils instituent [...] au-delà de ce qu'admet la discipline (*fawqa mā taḥtamilu-hu l-ṣināʿa*). La vérité est de s'en tenir à un juste milieu en cela (*Ḍarūrī* : 97-98).

Expliquer les faits ne saurait donc être une fin en soi, mais un moyen pour mieux fixer les règles dans l'esprit des apprenants et leur permettre de les manier plus sûrement : cela vaut toujours mieux que de les leur faire apprendre bêtement par

5 C'est le titre d'un célèbre ouvrage d'Ibn Jinnī (mort en 1002), l'un des représentants les plus remarquables de cette démarche spéculative.

6 Je tiens à remercier ce collègue, qui a bien voulu me fournir un exemplaire de ce travail, à l'époque où le confinement rendait les bibliothèques inaccessibles.

7 Cordouan lui aussi, Ibn Maḍāʾ est mort en 1196, soit deux ans avant Averroès.

cœur. Cependant, les grammairiens, faute de s'en être tenus à ce « juste milieu » et en se lançant dans des spéculations aussi inutiles qu'hasardeuses sur les « intentions du fondateur de la langue » (*agrād wādī' al-luġa* : voir Guillaume 2012), ont perdu de vue la finalité de la grammaire sans pour autant construire une science véritable.

La seconde conséquence de cette qualification de la grammaire en technique est toutefois plus importante, dans la mesure où elle joue un rôle crucial dans la démarche d'Averroès et dans sa critique des grammairiens. Un point sur lequel il revient constamment au long de son ouvrage est que la grammaire, comme toute technique (*šinā'a*) doit être exposée et enseignée selon un ordre rationnel rigoureux, allant du simple au complexe et du général au particulier (*Darūrī* : 152). Une première application de cette « méthode technographique » (*tarīqa šinā'iyya*) apparaît dans l'organisation générale de l'ouvrage : après le « Préambule » déjà mentionné et un chapitre introductif consacré aux parties du discours et aux divers types de phrase, un second chapitre traite de la morphologie, un troisième aborde la syntaxe des phrases assertives simples, et un quatrième la syntaxe des phrases complexes et des phrase non assertives ainsi que le marquage modal du verbe<sup>8</sup>. Cette démarche, qui diffère nettement de celle que suivent habituellement les grammairiens, est justifiée ainsi :

Dans la mesure où, en toute chose, le simple précède le complexe, l'ordre technographique (*al-tartīb al-šinā'ī*) imposait de traiter en premier lieu les expressions simples (*al-alfāz al-basīṭa*), puis les [expressions] complexes (*al-murakkaba*) en second lieu, et enfin les affixes<sup>9</sup> (*al-lawāḥiq*), c'est-à-dire le genre sous lequel entre le marquage casuel. Mais, comme le marquage casuel est la partie la plus connue de cette discipline ainsi que la plus utile, les grammairiens ont cru bon de la mettre avant l'étude des expressions simples. Cependant, dès lors qu'ils ont voulu en parler en premier, ils ont été contraints d'exposer auparavant la partie de la morphologie qui sert de préalable à ce qu'ils cherchaient à dire sur le marquage casuel (*Darūrī* : 101).

Précisons quelque peu les choses : depuis les origines de la tradition, la grammaire est divisée en deux domaines autonomes, le premier traitant du marquage casuel/modal (*i'rāb*) à la fois sous l'angle morphologique et syntaxique, le second regroupant la morphologie dérivationnelle et la phonologie (*taṣrīf*) ; dans les traités, l'exposé du *taṣrīf* est toujours subordonné, selon des formules diverses, à celui de l'*i'rāb*, considéré comme la partie la plus importante et la plus « utile » de la grammaire. Sans remettre en cause ce jugement, Averroès relève qu'il a conduit les grammairiens à mélanger morphologie et syntaxe, au mépris de l'ordre voulu par la

<sup>8</sup> Le découpage entre les deux derniers chapitres provient de l'éditeur, ce qui correspond en gros à la démarche annoncée par Averroès (voir *infra*).

<sup>9</sup> Averroès entend par là les morphèmes, préfixes ou suffixes, qui viennent s'ajouter au mot lorsqu'il est inséré dans une construction syntaxique ; les plus typiques – et en fait les seules dont il traite en détail – sont évidemment les marques casuelles (voir *Darūrī* : 98).

« méthode technographique ». Mais, plus que d'une simple question de méthode, d'organisation de la matière grammaticale, il y a là un problème de fond qui a trait au statut de la syntaxe dans la tradition arabe : j'y reviendrai sous peu.

## 2 UN POINT DE VUE UNIVERSALISTE

Immédiatement après le passage cité plus haut, et toujours dans le but de justifier cet ordre inhabituel, Averroès poursuit :

Quant à l'ordre que nous-même avons suivi dans cet ouvrage, nous avons jugé préférable de donner la première place à ce qui, dans les expressions simples, présente une importance égale, voire supérieure à la connaissance du marquage casuel, à savoir les éléments nécessaires (*darūriyya*) à toute communication verbale (*muḥāṭaba*), et communs à toutes les langues. [...]

Nous avons commencé par cette partie de la grammaire parce que les affixes [...] généraux dans toutes les langues et chez toutes les nations sont les quatre que nous avons mentionnés : la connaissance des formes du duel et du pluriel, que certains appellent « les nombres » (*al-aḍḍād*) ; celle des formes du masculin et du féminin, que certains appellent « les genres » (*al-ajnās*) ; celles des formes qui servent à parler de l'énonciateur (*al-mutakallim*) dont provient le discours, de la personne présente (*al-ḥāḍir* i.e. l'allocutaire) à qui est adressé le discours, et de l'absent (*al-ḡāʾib*), qui est l'objet du discours ; et c'est ce que certains connaissent sous le nom des trois personnes (*al-wujūh al-ṭalāṭa*) [...] ; et le quatrième [type d'] affixe<sup>10</sup>. Ce sont les parties les plus immédiates (*aqrab*) de la grammaire, puisqu'elles sont nécessaires à la communication verbale ; c'est pourquoi elles sont communes à toutes les langues. (*Darūrī* : 103)

Ici encore, la rupture est clairement assumée par rapport à la posture exceptionnaliste qui est celle de la tradition grammaticale dans son ensemble, comme on l'a dit plus haut. Précisons toutefois un peu les choses. Les grammairiens arabes, ou du moins certains d'entre eux, étaient prêts à admettre qu'il y eût des propriétés communes à toutes les langues : l'une des plus fréquemment mentionnées est le système des trois parties du discours (Hamzé 1994). À un niveau plus général, le grammairien Ibn Jinnī (mort en 1002), par ailleurs défenseur convaincu de la supériorité de l'arabe, relève que les allophones qui ont étudié la grammaire arabe acquièrent ainsi une connaissance plus fine de leur langue maternelle « en raison de la parenté des savoirs sur les langues, de leur imbrication, et de la finalité commune qui les rassemble » (*li-ṣtirāk al-ʿulūm al-luḡawīyya wa-ṣtibāki-hā wa-tarāmī-hā ʿilā al-ḡāya al-jāmiʿa li-maʿānī-hā. Ḥaṣāʾiṣ* : I, 243). Il ne s'agit là, cependant, que de remarques faites en passant, et auxquelles les grammairiens n'attachent guère

<sup>10</sup> Celui-ci n'est pas autrement précisé (inadvertance de l'auteur ou omission de copiste ?) ; comme le remarque l'éditeur en note, il ne peut s'agir que du marquage casuel, qu'Averroès déclare plus loin être « commun à toutes les langues » (p. 145).

d'importance : encore une fois, ce qui les intéresse n'est pas tant la recherche de supposés universaux de langage que l'exploration des particularités de la langue arabe.

Averroès, à l'inverse, s'installe d'emblée dans une perspective universaliste ; celle-ci, au demeurant, fait partie pour ainsi dire de l'ADN de la philosophie arabe médiévale. Significative, à cet égard, est l'introduction dans l'exposé d'une terminologie importée de la tradition grecque : *ʿadad* (plur. *aʿdād*) pour « nombre » (grec *arithmós*), *jins* (pl. *ajnās*) pour « genre » (grec *génos*), *wajh* (plur. *wujūh*, litt. « visage ») pour « personne » (grec *prósōpon*)<sup>11</sup>. À première vue, ces innovations terminologiques peuvent sembler mineures : elles ne font qu'ajouter un nom générique à des catégories que les grammairiens arabes avaient parfaitement identifiées mais qu'ils désignaient en extension, parlant du « masculin et du féminin » (*al-muḍakkār wa-l-muʿannaṭ*) pour le genre, du « duel et du pluriel » (*al-muṭannā wa-l-jamʿ*) pour le nombre, et, pour la personne, de l'« énonciateur » (*al-mutakallim*), de l'« allocutaire » (*al-muḥāṭab*) et de l'« absent » (*al-ḡāʾib*). On pourrait être tenté de conclure, à ce stade, qu'il s'agit surtout pour Averroès d'afficher clairement ses principes universalistes, mais que cela ne change pas grand-chose à la description des faits. Ce n'est cependant que très partiellement vrai.

Car il ne s'agit pas seulement de terminologie, ni de catégories abstraites, mais de catégories en tant qu'elles sont marquées par des affixes (*lawāḥiq*, sing. *lāḥiq*), c'est-à-dire des préfixes et des suffixes : c'est bien à ce niveau-là qu'Averroès voit de l'universel. En conséquence, le chapitre consacré à la morphologie traite exclusivement de la flexion externe du nom (formation du féminin, du duel et du pluriel à suffixes), du verbe (conjugaison de la forme simple à l'accompli, à l'inaccompli et à l'impératif), des pronoms personnels, des démonstratifs et des relatifs. En revanche, la flexion interne (formes dérivées du verbe, formation des participes actif et passif, pluriels internes etc.), ainsi que la morphophonologie – soit l'essentiel de ce qui constitue le *taṣrīf* – sont renvoyés à une hypothétique quatrième partie annoncée à la fin des « Préliminaires » (p. 104), mais qui ne figure pas dans le manuscrit, soit en raison des aléas de la transmission, soit parce qu'Averroès a renoncé à l'écrire ; au demeurant, on ne voit guère ce qu'il aurait pu apporter de neuf à une question abondamment traitée par ses prédécesseurs.

Cette difficulté à concilier une démarche qui se veut universaliste, mais qui doit beaucoup à la grammaire grecque, avec les acquis de la tradition arabe apparaît encore plus nettement dans le traitement de la morphologie verbale. Voici comment débute la section concernée :

Le verbe au passé est marqué pour le féminin et le masculin et pour le duel et le pluriel, même si les grammairiens refusent d'attribuer le duel au verbe [...]. Et

<sup>11</sup> De même, on trouve plus loin *mustaqīm* « droit » et *māʾil* « incliné » pour désigner respectivement le cas direct (grec *orthē ptōsis*) et l'oblique (grec *plágia ptōsis*) : voir *Ḍarūrī* : 146.



il n'est pas marqué pour la troisième catégorie [...] celle qui est connue sous le nom de « personne » (*Ḍarūrī* : 130).

La dernière phrase, qui peut paraître curieuse à un lecteur familier de la tradition gréco-latine, reprend en fait l'analyse des grammairiens arabes, qui considèrent les marques de personne du verbe comme des pronoms sujets amalgamés à celui-ci (voir Peled 2006) ; c'est d'ailleurs ce qu'Averroès dit explicitement plus loin, dans la section qui traite des pronoms (*Ḍarūrī* : 138). On ne peut donc, dans cette optique, considérer la personne comme un « accident » du verbe : ce n'est pas le verbe qui est à telle ou telle personne, mais son sujet qui occupe telle ou telle position dans l'acte de parole. Mais alors, qu'en est-il des marques de genre et de nombre ? Sur ce point, Averroès évoque très rapidement son désaccord avec les grammairiens, mais en réalité celui-ci dépasse de loin le seul cas du duel. Pour la tradition arabe, en effet, le genre et le nombre ne concernent pas le verbe lui-même en tant qu'il signifie le procès, mais bien son sujet : comme le fait observer Sībawayhi, lorsque l'on met un verbe au duel, ce n'est pas pour signifier que le procès a eu lieu deux fois, mais qu'il a été accompli par deux agents (*Kitāb* : I, 4).

Autrement dit, soit on pose, comme la tradition grecque, que personne, genre et nombre sont des accidents du verbe, soit on considère, comme la tradition arabe, que les marques de personne sont des pronoms qui peuvent, comme tous les pronoms, varier en genre et en nombre. En voulant combiner les deux approches, on aboutit nécessairement à une cote mal taillée et à une description tout juste adéquate aux faits empiriques, mais peu satisfaisante au plan de la cohérence interne. Mais sans doute l'important était-il pour Averroès d'afficher fortement sa position universaliste plutôt que de traiter en profondeur la morphologie de l'arabe, domaine qui au demeurant, ne semble guère le passionner. Il en va tout autrement de la syntaxe, sur laquelle porte l'essentiel de sa réflexion et à laquelle sera consacré le reste de ce travail.

### 3 LA QUESTION DE LA SYNTAXE

Il y a déjà plusieurs années, le regretté Djamel Kouloughli publiait un article dont le titre quelque peu provocateur, « Y a-t-il une syntaxe dans la tradition arabe ? » (Kouloughli 1999) avait provoqué une vive discussion avec Jonathan Owens (Owens 2000 ; Kouloughli 2000b), dont l'enjeu était de savoir si la théorie de la rection élaborée par la tradition arabe était assimilable à une syntaxe de dépendance, ce que soutenait Owens et que Kouloughli récusait ou du moins nuançait fortement. Mon propos n'est pas de rouvrir ce débat, mais plutôt d'examiner comment la question s'est posée historiquement, dans le cadre de la tradition linguistique arabe médiévale et au contact de la tradition logico-grammaticale grecque.

Commençons par rappeler une vérité première : la syntaxe (*súntaxis*, « construction ») est, à l'origine une invention grecque, inséparable d'une représentation du langage comme constitué de « structures emboîtées » (Lallot 1997 : I, 20-22 ; 95-99). Dans la tradition arabe, en revanche, la distinction entre *tašrīf* et *iʿrāb* repose, on l'a dit, sur des bases différentes. La chose est fort clairement exprimée par le grammairien Ibn al-Sarrāj (m. en 928) : le *tašrīf* a pour objet le changement (*tagyīr*) qui se produit à l'intérieur des mots (par exemple si, à partir de *rajul*, « homme », on forme le pluriel *rijāl*), et l'*iʿrāb* étudie le changement qui se produit à la finale des mots, c'est-à-dire la variation des marques casuelles (*Kitāb al-Uṣūl* : I, 48). Autrement dit, si l'*iʿrāb* traite principalement de faits que nous qualifierions de syntaxiques, ce n'est cependant pas une syntaxe au sens où l'entend par exemple Apollonius Dyscole, c'est-à-dire une théorie de la construction des énoncés. Cette idée est exprimée très clairement, un siècle et demi avant Averroès, par une autre figure majeure de la philosophie arabe médiévale, Fārābī (m. 950), dans un passage de l'*Iḥṣāʾ al-ʿUlūm* (« Le recensement des sciences »). Le fragment qui nous intéresse figure dans le premier chapitre, consacré aux sciences du langage :

La connaissance de la langue, d'une manière générale, est de deux sortes. La première consiste à mémoriser les expressions signifiantes dans une nation donnée, et à connaître ce que signifie chacune d'entre elles. La seconde est la connaissance des règles (*qawānīn*) [relatives à] ces expressions. [...]

Les expressions signifiantes dans la langue de chaque nation sont de deux types, simples (*mufraḍa*) et complexes (*murakkaba*, i.e. « construites »). [...] (*Iḥṣāʾ al-ʿUlūm* : 17)

La première dichotomie permet de distinguer la lexicographie de la grammaire ; la seconde de séparer la morphologie de la syntaxe. Mais, parvenu à cette dernière, le philosophe rencontre une « exception arabe », si je peux l'appeler ainsi :

La connaissance des règles [relatives aux] expressions lorsqu'elles sont construites (*tatarakkabu*) est de deux sortes. La première donne les règles [relatives] aux terminaisons des noms et des verbes lorsqu'ils sont construits et ordonnés [i.e. les marques casuelles et modales, *iʿrāb*] ; la seconde donne les règles [relatives] aux modalités de la construction (*tarkīb*) et de l'ordre (*tartīb*) en lui-même, telles qu'elles existent dans la langue concernée. La connaissance des règles relatives aux terminaisons est spécifique à la grammaire arabe (*naḥw*). (*Iḥṣāʾ al-ʿUlūm* : 21)

Il y a donc, selon le philosophe, deux manières d'aborder l'étude des « expressions complexes » (ou « construites », *murakkaba*) : l'une, qui découle logiquement de la nature de l'objet étudié, s'attache à en dégager les règles de construction ; l'autre, propre à la grammaire arabe, s'en tient à la distribution des marques casuelles. Comme on a pu le constater, Fārābī se borne à faire état de cette différence, sans en tirer de conclusion explicite. Toutefois, cela ne manque pas de soulever une question : si la distribution des marques casuelles intervient une fois que l'énoncé

est « construit et ordonné », n'y aurait-il pas lieu de dégager au préalable ses règles de construction, autrement dit d'élaborer une syntaxe au sens précis du terme ? Or, sur ce point, force est de reconnaître que les grammairiens, à cette époque en particulier, n'ont pas grand-chose à offrir. Tout juste pourrait-on faire état de quelques brefs développements sur l'énoncé minimal, notamment chez Ibn al-Sarrāj (*Kitāb al-Uṣūl* : I, 46) et son disciple Fārisī (*Al-Masā'il al-Askariyya* : 104 sqq.), mais il n'y est pas question de construction (*tarkīb*), mais simplement de combinatoire (*i'tilāf*) : il s'agit de savoir quelles sont les combinaisons de deux parties du discours qui forment un énoncé complet. Le terme *tarkīb* n'apparaît dans ce contexte que plus tard (Guillaume 2017).

Ce que suggère donc Fārābī, c'est qu'il y a en quelque sorte un manque, une case vide, dans l'organisation de la théorie grammaticale arabe. Or il est intéressant de noter que ce manque apparaît en creux, si l'on peut dire, chez certains grammairiens postérieurs parmi les plus réceptifs à la tradition logico-philosophique hellénisante. C'est par exemple le cas de Sakkākī (1160-1228) : dans le chapitre consacré à la grammaire du *Miftāḥ al-ʿUlūm*, une sorte d'encyclopédie des sciences du langage, il pose cette affirmation de principe, qui s'inscrit à l'évidence dans la problématique esquissée par Fārābī :

Sache que la science de la grammaire (*naḥw*) consiste à rechercher (*tanḥū*) la connaissance de la manière d'être de la construction (*kayfiyyat al-tarkīb*) des mots les uns avec les autres [...] J'entends par « manière d'être de la construction » le fait de mettre les mots dans un certain ordre, et de prendre en compte ce qu'il en est alors de la forme des mots [*i.e.* du marquage casuel]. (*Miftāḥ al-ʿUlūm* : 37)

Toutefois, à peine posée, la question est évacuée, et Sakkākī passe à l'étude du marquage casuel, abandonnant la construction à son triste sort. La même idée, sous une forme un peu plus développée, apparaît dans les premières pages du *Šarḥ al-Kāfiya* d'Astarābādī (mort en 1289) :

Celui qui institue<sup>12</sup> [une langue] institue soit des signifiants particuliers et non soumis à des règles (*alfāz muʿayyana samʿiyya*) [...] soit des règles générales (*qawānīn kulliyya*) par lesquelles on connaît ces signifiants dans ce qu'ils ont de régulier. Ces règles [à leur tour] permettent soit de connaître les termes simples lorsqu'ils sont réguliers, par exemple que le participe actif du verbe triconsonantique a le schème *fāʿil* [...] ; soit de connaître les constructions (*tarkībāt*) dans ce qu'elles ont de régulier, par exemple que [...] le verbe précède son sujet et plus généralement tout ce qui concerne la manière d'être de la construction (*kayfiyyat al-tarkīb*) des constituants de l'énoncé (*ajzāʾ al-kalām*. *Šarḥ al-Kāfiya* : I, 5).

12 Sur cette notion d'institution (*waqʿ*) de la langue, qui est très probablement un calque du grec *thesis*, voir Weiss 2009.

Comme on peut le constater, il y a une continuité évidente entre ce passage et celui de Fārābī cité supra. Toutefois, Astarābādī se limite à donner un ou deux exemples, sans aller beaucoup plus loin : son propos, dans ce passage, est avant tout d'expliquer la notion d'« institution de la langue » (*waḍʿ al-luġa*), et non pas de traiter en profondeur des règles de construction en arabe. Au reste, à peine a-t-il soulevé la question qu'il l'abandonne pour en revenir aux fondamentaux : « Le but principal de la grammaire est la connaissance du marquage casuel qui advient à l'énoncé en raison du nouage (*ʿaqd*<sup>13</sup>) et de la construction » (*Šarḥ al-kāfiya* : I, 7). L'esquive est sans doute moins cavalière que chez Sakkākī, mais la question de fond reste entière : à aucun moment la construction n'est considérée comme étant en soi un objet pour la grammaire.

#### 4 L'INNOVATION D'AVERROÈS

Averroès, quant à lui, aborde de front le problème suggéré par Fārābī, au nom de la « méthode technographique » (*ṭarīqa šināʿiyya*), qu'il reproche aux grammairiens de n'avoir pas appliquée avec la rigueur voulue :

Quant à la science de la construction, ils en ont traité en même temps que des éléments fléchis (*al-muʿrabāt*), et n'en ont pas fait [un sujet] à part ; en outre, dans le recensement des règles de la flexion casuelle et des éléments fléchis, ils n'ont suivi aucune espèce de méthode technographique, notamment les Anciens<sup>14</sup>. Toutefois, pour ce qui est des Modernes, il leur arrive de suivre un semblant de méthode, lorsqu'ils utilisent le procédé des divisions (*ṭariq al-taqṣīm*), mais seulement en ce qui concerne les éléments fléchis (*Darūrī* : 102).

Précisons quelque peu les choses : on a déjà signalé que les grammairiens arabes ont abordé les faits syntaxiques presque uniquement sous l'angle de la distribution des marques casuelles. Dans les ouvrages des « Anciens » (*i.e.* les grammairiens antérieurs au x<sup>e</sup> siècle), elle est traitée selon des approches diverses, mais qui n'ont rien à voir avec la « méthode technographique » prônée par Averroès. C'est seulement avec le *Kitāb al-Uṣūl* d'Ibn al-Sarrāj déjà mentionné qu'apparaît un type d'organisation qui, avec quelques variantes se répandra progressivement dans la plupart des traités postérieurs. Sans entrer dans trop de détails<sup>15</sup>, on retiendra qu'elle repose, au premier niveau, sur les trois parties du discours (nom, verbe et particule) ; le chapitre du nom est à son tour divisé en deux parties, l'une consacrée aux noms fléchis (*i.e.* les substantifs et les adjectifs), l'autre aux noms dépourvus de flexion (*i.e.* les pronoms et quelques autres) ; la première partie aborde successivement les noms

13 Ce terme, qui n'appartient pas à la terminologie canonique, semble être un synonyme de *tarkīb*, et désigner tout particulièrement la construction prédicative.

14 Parmi lesquels figurent notamment les « pères fondateurs » de la discipline, Ḥalīl et Sībawayhi : Averroès ne recule devant aucune audace !

15 Pour plus de détails, voir la notice CTLF : [http://ctlf.ens-lyon.fr/notices/notice\\_345.htm](http://ctlf.ens-lyon.fr/notices/notice_345.htm)

au nominatif, puis à l'accusatif, puis au génitif, et enfin les « satellites » (*tawābi'*), c'est-à-dire les noms qui reçoivent leur marque casuelle par accord avec un autre (épithète, apposition etc.). Chacune de ces sous-parties est à son tour subdivisée selon les diverses fonctions que le nom est susceptible d'assumer ; ainsi un nom au nominatif peut être sujet d'une phrase verbale, thème ou propos d'une phrase nominale et ainsi de suite. Il s'agit donc bien d'une application du procédé des divisions exhaustives (*al-ḥaṣr wa-l-taqṣīm*) cher aux logiciens médiévaux, à qui Ibn al-Sarrāj l'a très vraisemblablement emprunté<sup>16</sup>. Pour autant, cette manière de procéder ne trouve pas grâce aux yeux du philosophe :

Les porteurs du marquage casuel (*al-mu<sup>ṣ</sup>rabāt*) ne sont pas les mots isolés (*al-alfāz al-mufrada*), contrairement à ce que laisseraient croire les propos des grammairiens, car le marquage casuel est une propriété de l'énoncé qui apporte une information complète et pertinente (*al-kalām al-muṭīd*), or les mots isolés n'apportent aucune information tant qu'ils ne sont pas combinés en un énoncé (*Ḍarūrī* : 123).

L'erreur de méthode commise par les grammairiens est donc d'avoir pris pour point de départ de leur division non pas la phrase mais le mot, alors même que leur démarche présuppose que la distribution des marques casuelles ne peut être décrite qu'au niveau de la phrase<sup>17</sup>. De ce fait, ils ont sauté une étape indispensable de l'analyse, celle de la construction, autrement dit de la syntaxe : Averroès insiste fortement sur ce point.

Il est indispensable, pour celui qui se propose sérieusement de connaître pleinement le marquage casuel, de le connaître à partir des phrases où il apparaît, et non seulement à partir des mots isolés, et de connaître les phrases [à la fois] sous l'aspect de leur forme et de leur matière (*min jihati aṣkālī-hā wa-mawāddi-hā*) (*Ḍarūrī* : 124).

La métaphore de la forme (la structure syntaxique) et de la matière (les parties du discours) est récurrente dans tout ce développement : on est philosophe ou on ne l'est pas. L'important pour ce qui nous concerne est évidemment la forme, autrement dit la construction : c'est sur ce point qu'Averroès développe son idée la plus originale et la plus féconde :

Puisque le marquage casuel dépend de l'énoncé construit, et plus particulièrement de celui qui est construit selon la construction informative (*tarkīb iḥbār*) et la construction déterminative (*tarkīb taqyīd*), il convient que nous parlions d'abord de ces deux constructions (*Ḍarūrī* : 153).

16 Les sources rapportent qu'il avait fréquenté quelque temps Fārābī, avec qui il aurait étudié les « sciences des Grecs », ce qui lui valut d'ailleurs d'amers reproches de son condisciple plus âgé Zajjāj (Ibn al-Nadīm, *Fihrist* : I, 62).

17 Rappelons que le postulat central de la théorie est que toute marque casuelle portée par un élément d'une phrase lui est assignée par la rection (*'amal*) d'un autre élément de la même phrase.

D'une grande simplicité, ce modèle ne comprend donc que deux types de construction, sur lesquelles il faut nous arrêter quelque temps. Ce qu'il appelle la « construction informative » (*tarkīb iḥbār*), tout d'abord, correspond en gros à ce que nous entendons par relation prédicative : Averroès, comme d'ailleurs les grammairiens arabes en général, considère que la proposition informative est prototypique et que les autres types de phrase en sont dérivés. Dans le cas du philosophe, il faut sans doute prendre aussi en compte l'influence du *De interpretatione*, qui distingue clairement les propositions déclaratives, qui seules intéressent le logicien, des autres pour lesquelles « le point de vue de la rhétorique et de la poétique [...] est le plus approprié » (*De int.* 17a5) : on a pu remarquer que, dans le plan qu'il annonce, il distingue dès le départ les phrases assertives des autres (voir *supra* : 3-4), une décision, dirons-nous, qui repose sur des considérations plus logiciennes que grammairiennes.

Quant à la « construction déterminative<sup>18</sup> » (*tarkīb taqyīd*), elle provient également de la tradition linguistique arabe. Si en effet, elle n'appartient pas à la terminologie grammaticale proprement dite, la notion de *taqyīd* (sens premier : « le fait d'imposer un lien, une entrave », *qayd*) est invoquée assez sporadiquement dans des ouvrages traitant de philologie (*fiqh al-luġa*) et de théorie légale (*uṣūl al-fiqh*). L'un des premiers textes à en faire état, le *Ṣāhibī* d'Ibn Fāris (mort en 1004), le définit comme le fait d'associer à un terme « une qualité (*ṣifa*), une condition (*ṣarṭ*), un temps (*zamān*), un nombre (*ʿadad*) ou quelque chose de ce genre », ce qui vient en limiter la généralité tout en lui conférant « un surcroît de sens » (*Ṣāhibī* : 316 sq). Définition assez vague, comme on peut le constater. Les ouvrages de théorie légale ne vont guère plus loin : ce sont à peu près toujours les mêmes catégories grammaticales ou semi-grammaticales qui sont invoquées, sans qu'elles soient présentées comme constituant une liste fermée<sup>19</sup>. Bref, l'idée générale qui se dégage de tout cela est celle d'une notion au statut un peu flou, qui fait partie, pourrait-on dire, des ressources théoriques disponibles, même si leur potentiel n'est encore que peu exploité.

Cela permet de mesurer l'ampleur du saut qualitatif qu'opère ici Averroès : au lieu de lier la notion de *taqyīd* à une vague liste non exhaustive de catégories plus ou moins grammaticales, il lui donne un véritable statut théorique, subsumant tout ce qui, dans un énoncé, n'est pas le noyau prédicatif ; ce faisant, il jette les bases d'une « science de la construction » conforme au projet esquissé par Fārābī. Cette syntaxe, toutefois, n'est pas traitée pour elle-même, et n'a d'autre fonction que de fournir un cadre systématique et rationnellement fondé (donc conforme à la « mé-

18 « Déterminative » est à entendre ici dans son acception la plus générale, comme « toute adjonction à un terme qui rend celui-ci repérable par ses propriétés, soit extensionnelles (quantité) soit qualificatives, sans modifier la catégorie sémantique du terme support » (Muller *et al.* 2011).

19 Pour une présentation plus détaillée, voir Guillaume 2016.

thode technographique ») à l'exposition des règles formelles d'assignation des cas. En conséquence, Averroès n'exploite que très partiellement les potentialités de son modèle, et son exposé (*Ḍarūrī* : 163-194), même s'il est formulé dans un langage un peu différent de celui des grammaires classiques, ne contient en réalité rien de bien nouveau par rapport à celles-ci. Cela, au demeurant, découle logiquement du programme minimaliste que s'est fixé le philosophe au début de son ouvrage : la grammaire n'a pas de visée cognitive, ce n'est pas une science mais une technique dont la principale raison d'être est d'enseigner le bon usage des marques casuelles. Il ne s'agit donc pas de bouleverser radicalement la doctrine traditionnelle, mais seulement de trouver une méthode plus rationnelle, donc plus efficace, pour l'enseigner.

### CONCLUSION

Certains l'auront peut-être remarqué, le modèle d'analyse syntaxique développé par Averroès est, en son principe, rigoureusement identique au modèle d'analyse des énoncés que Djamel Kouloughli, il y a vingt ans de cela, avait mis en lumière chez le rhétoricien Sakkākī (1160-1228) et ses continuateurs :

[...] le modèle d'analyse linguistique des énoncés dans la tradition rhétorique arabe est, grâce au concept de *qayd*, d'une grande simplicité : au fond, tout ce qui, dans un énoncé, n'est ni le prédicat ni le prédicande est nécessairement une 'contrainte' soit sur le prédicande, soit sur le prédicat, soit sur la relation de prédication qui les unit (Kouloughli 2000a).

En fait, comme on a tenté de le montrer ailleurs (Guillaume 2016), cette description correspond plus nettement à la démarche d'Averroès, qui pose clairement et explicitement son modèle dès le départ, qu'à celle de Sakkākī, où celui-ci n'apparaît qu'en filigrane ; et, si ses continuateurs en ont développé certaines potentialités, ils ne l'ont jamais assumé avec autant de netteté que le philosophe andalou. Cela tient, suggérerait-on, au fait que celui-ci, à la différence des rhétoriciens dont la démarche reste dominée par les catégories de la grammaire traditionnelle, a clairement perçu que le nœud du problème était l'absence d'une véritable composante syntaxique. Cela étant, son approche utilitariste de la grammaire l'a empêché de donner à son innovation toute la portée qu'elle aurait pu avoir. Inversement, Sakkākī et ses successeurs, dont la réflexion est animée par un projet nettement plus ambitieux<sup>20</sup>, n'ont pas disposé d'un outil théorique qui leur aurait permis d'approfondir leurs intuitions et de leur donner une portée plus vaste et plus systématique.

Au-delà des regrets, à la vérité assez inutiles, que peut susciter cet état de choses, deux points semblent se dégager de cette première incursion dans un texte

<sup>20</sup> Sur la nature et la visée de ce projet, voir Bohas *et al.* 1990 : 118-136.



sur lequel, répétons-le, il reste encore bien des choses à dire. Le premier est en fait une interrogation : on ne peut s'empêcher d'être intrigué par cette convergence qui conduit, à peu près à la même époque mais à deux extrémités opposées du monde musulman<sup>21</sup>, Averroès et Sakkākī, à découvrir, chacun pour son compte, la notion de *qayd* et ses potentialités théoriques et descriptives. S'agit-il, au demeurant, d'une double découverte, ou faut-il supposer, entre l'une et l'autre un intermédiaire qui resterait à identifier ? Il est pour l'instant impossible de répondre à cette question, qui nécessiterait une enquête plus approfondie sur l'histoire de la notion en question et ses cheminements obscurs entre les diverses disciplines qui constituent la tradition linguistique arabe.

Le second point concerne le modèle de syntaxe proposé, fût-ce à titre d'ébauche, par Averroès : il n'aura échappé à personne qu'il n'a strictement rien à voir avec la syntaxe de la tradition gréco-latine (voir Colombat et al. 2010 : 111-112). Autrement dit, ce que le philosophe andalou a pris à la tradition grecque, via Fārābī, c'est seulement l'idée qu'une « science de la construction » était possible, voire souhaitable ; mais cette idée, il l'a implémentée en se fondant, si j'ose dire, sur les ressources que lui fournissait la tradition arabe. C'est là, me semble-t-il, un bon exemple de la manière dont celle-ci a interagi avec la tradition logico-grammaticale grecque : non tellement en lui empruntant des outils et des concepts, mais plutôt des idées, qu'elle a ensuite mise en œuvre à sa façon, et en réponse à ses propres besoins.

## BIBLIOGRAPHIE

### *Sources primaires*

- Ammonius (v<sup>e</sup> siècle. apr. J.-C.). *Commentaire du Peri Hermeneias*, traduit par Frédérique Ildefonse & Jean Lallot, *Archives et documents de la SHESL*, nouvelle série, 7, 1-91. 1992 [1961].
- Astarābādī (al-), Raḍī al-Dīn (mort en 1289). *Šarḥ al-Kāfiya*. 2 vol. Beyrouth : Dār al-Kutub al-ʿilmiyya. 1979. [Réimpr. de l'éd. d'Istanbul, 1310 H.]
- Averroès voir Ibn Rušd
- Andalusī (al-), Abū Ḥayyān (mort en 1345). S. d. *Al-Taḍyīl wa-l-takmīl fī šarḥ al-Tashīl*, éd. par Ḥasan Hindāwī, 4 vol. Damas : Dār al-Qalam.
- Fārābī (al-), Abū Naṣr (mort en 950). *Iḥṣāʾ al-ʿUlūm*, éd. par ʿA. Bū Malḥam. Beyrouth : Dār wa-Maktabat al-Hilāl. 1996.
- Fārisī (al-), Abū ʿAlī (mort en 987). *Al-Masāʾil al-ʿAskariyya*, éd. par Muḥammad Šāṭir Aḥmad. Le Caire : Maṭbaʿat al-Madanī. 1972.
- Ibn Fāris, Abū l-Ḥusayn (mort en 1004). S. d. *Al-Šāḥibī*, éd. par Aḥmad Ṣaqr. Le Caire : Dār iḥyāʾ al-kutub al-ʿarabiyya.
- Ibn Jinnī, Abū l-Faṭḥ (mort en 1002). S. d. *Al-Ḥaṣāʾiṣ*, éd. par Muḥammad ʿAlī Al-Najjār, 3 vol. Beyrouth : Dār al-Hudā.

<sup>21</sup> Sakkākī, né à peu près une génération après Averroès, a vécu en Asie centrale musulmane, alors sous domination mongole.



- Ibn al-Nadīm, Abū l-Faraj (mort en 995). *Al-Fihrist*, éd. par Gustav Flügel, 2 vol. Leipzig : F. C. V. Vogel. 1871.
- Ibn Rušd, Abū l-Walīd (1126-1198). *Al-Darūrī fī šināʿat al-naḥw*, éd. par Maṣṣūr ʿAlī ʿAbd al-Samīʿ. Le Caire : Dār al-Šaḥwa. 2010. [Édition princeps par Baba Ould Harroune Ould Cheikh Sidia, Nouakchott, Al-Šarīka al-Ifriqiyya li-l-Ṭibāʿa wa-l-Našr wa-l-Qirṭāsiyya. 2000].
- Ibn al-Sarrāj, Abū Bakr (mort en 928). *Kitāb al-Uṣūl*, éd. par Muḥammad ʿUṭmān, 2 vol. Le Caire : Maktabat al-Ṭaqāfa al-Dīniyya. 2009.
- Sakkākī (al-), Abū Yaʿqūb (mort en 1228). *Miftāḥ al-ʿUlūm*. Le Caire : Maṭbaʿat Muṣṭafā al-Bābī al-Ḥalabī. 1937.
- Sībawayhi, ʿAmr ibn Qanbar (mort en 798 ?). *Al-Kitāb*, éd. par Hartwig Derenbourg, 2 vol. Paris : Imprimerie nationale. 1885-1889. [Réimpression Hildesheim & New York : Georg Olms Verlag, 1970].

### Sources secondaires

- Baumgarten, Jean, Irène Rosier-Catach & Pina Totaro, éd. 2019. *Spinoza, philosophe grammairien*. Paris : CNRS Éditions.
- Bohas, Georges, Jean-Patrick Guillaume & Djamel Kouloughli. 1990. *The Arabic Grammatical Tradition*. Londres : Routledge.
- Campanelli, Marta. 2018. The Originality of Ibn Maḍā's Linguistic Ideas: Prescriptive Rules Versus Methodology inside *al-Radd ʿalā l-nuḥāt*. *HEL* 40(2) : 67-86.
- Colombat, Bernard, Jean-Marie Fournier & Christian Puech. 2010. *Histoire des idées sur le langage et les langues*. Paris : Klincksieck.
- Guillaume, Jean-Patrick. 2012. À propos d'un fragment du *Marāḥ al-Arwāḥ* d'Ibn Masʿūd. *En mémoire de Sophie Kessler-Mesguich*, dir. par Jean Baumgarten, José Costa, Jean-Patrick Guillaume & Judith Kogel. Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle. 283-292.
- Guillaume, Jean-Patrick. 2014. Ibn Khaldoun et la question de l'historicité de la tradition grammaticale arabe. *Penser l'histoire des savoirs linguistiques. Hommage à Sylvain Auroux*, dir. par Sylvie Archaimbault, Jean-Marie Fournier & Valérie Raby. Lyon : ENS Éditions. 303-315.
- Guillaume, Jean-Patrick. 2016. Remarques sur le modèle d'analyse des énoncés dans la rhétorique arabe tardive. *Modélisations et sciences humaines*, dir. par Claude Blanckaert, Jacqueline Léon & Didier Samain. Paris : L'Harmattan. 199-214.
- Guillaume, Jean-Patrick. 2017. Phrase (*jumla*) et énoncé (*kalām*) dans la tradition grammaticale arabe. *L'énoncé dans les traditions linguistiques*, dir. par Valérie Raby. *Langages* 205 : 59-72.
- Hamzé, Hassan. 1994. Les parties du discours dans la tradition grammaticale arabe. *Les classes de mots, traditions et perspectives*, dir. par Louis Basset & Marcel Perennec. Lyon : Presses universitaires de Lyon. 93-115.
- Kouloughli, Djamel. 1999. Y a-t-il une syntaxe dans la tradition arabe ? *HEL* 21(2) : 45-64.
- Kouloughli, Djamel. 2000a. Le modèle d'analyse des énoncés des rhétoriciens arabes dans le *ʿilm al-maʿānī*. *HEL* 21(2) : 97-104.
- Kouloughli, Djamel. 2000b. Of Linguists and Doorkeepers: a Short Response to Mr Owens. *HEL* 22(2) : 127-132.
- Kouloughli, Djamel. 2014. À propos de *lafẓ* et *maʿnā*. *HEL* 36(2) : 15-42 [publication originale dans *Bulletin d'études orientales* XXV, 42-62. 1985].
- Lallot, Jean. 1997. *Apollonius Dyscole : De la construction*. 2 vol. Paris : Vrin.
- Muller, Claude & Henning Nölke. 2011. Présentation : Détermination et prédication. *Hommage à Naoyo Furukawa. Langue française* 171 : 3-11.
- Owens, Jonathan. 2000. On Club Membership: a Reply to Kouloughli. *HEL* 22(2) : 105-126.

- Peled, Yishai. 2006. *Ḍamīr*. *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*, dir. par Kees Versteegh, vol. I. Leyde & Boston : Brill. 555-559.
- Peña Martín, Salvador. 2013. Which Curiosity? Ibn Ḥazm's Suspicion of Grammarians. *Ibn Ḥazm of Cordoba: The Life and Works of a Controversial Thinker*, dir. par Camilla Adang, María Isabel Fierro Bello & Sabine Schmidtke. Leyde & Boston : Brill. 233-250.
- Suleiman, Yasir. 1999. *The Arabic Grammatical Tradition: A Study in ta'līl*. Edimbourg : Edinburgh University Press.
- Versteegh, Kees. 2013. Ibn Maḍā as a Zāhirī Grammarian. *Ibn Ḥazm of Cordoba: The Life and Works of a Controversial Thinker*, dir. par Camilla Adang, María Isabel Fierro Bello & Sabine Schmidtke, Leyde & Boston : Brill. 207-232.
- Weiss, Bernard. 2009. Wad' al-luḡa. *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*, dir. par Kees Versteegh, vol. IV. Leyde & Boston : Brill. 684-687.